

A propos des élections : comment on votait autrefois. - La barbe d'un candidat, ou la preuve qu'en politique, il ne faut pas vouloir plaire à tout le monde

Autor(en): [s.n.]

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **27 (1889)**

Heft 9

PDF erstellt am: **16.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-190926>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

SUISSE : un an . . . 4 fr. 50

six mois . . . 2 fr. 50

ÉTRANGER : un an . . . 7 fr. 20

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes ; — au magasin MONNET, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne ; — ou en s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteur vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

CAUSERIES DU CONTEUR

2^{me} et 3^{me} séries.

Prix 2 fr. la série ; 3 fr. les deux.

A propos des élections.

Comment on votait autrefois. — La barbe d'un candidat, ou la preuve qu'en politique, il ne faut pas vouloir plaire à tout le monde.

L'histoire nous apprend de curieuses choses sur la manière dont on procédait aux élections chez les Grecs et chez les Romains ; c'est presque à n'y pas croire. A Sparte, par exemple, le jour fixé pour le choix d'un représentant, le peuple se réunissait sur la place publique, et faisait défiler successivement devant lui les divers candidats. Ceux-ci, suivant la popularité dont ils jouissaient, recueillaient sur leur passage des acclamations plus ou moins bruyantes et plus ou moins prolongées. Puis des citoyens désignés à cet effet, notaient, à mesure qu'elles se produisaient, la durée des clameurs adressées à chaque candidat. Ceux qui avaient soulevé le plus de bruit étaient élus sénateurs.

A Athènes, on se servait de fèves pour la votation. Les électeurs passaient à tour de rôle devant un grand panier d'osier dans lequel ils jetaient une fève blanche ou une fève noire. La première voulait dire *oui*, la seconde *non*. Naturellement le résultat dépendait de la couleur qui dominait dans le panier.

Les Romains employaient la méthode suivante : En présence des Consuls, les électeurs passaient un à un sur un pont étroit construit pour la circonstance. Arrivés au milieu, ils jetaient dans une urne une des deux tablettes en bois qui leur avaient été données préalablement, et sur lesquelles se trouvaient tracés des caractères et des signes désignant les candidats.

En se retirant à l'extrémité du pont, chaque électeur était obligé de remettre à des contrôleurs la tablette dont il ne s'était pas servi ; par ce moyen, on était assuré que le vote s'était fait avec régularité. Le vote était forcé. Ceux qui s'abstenaient étaient condamnés au bannissement.

M. F. Hole, qui a donné à ce sujet

de nombreux détails dans le *Petit-Journal*, raconte encore qu'au XVI^e siècle, les habitants de Grimsby, en Irlande, éalisaient leur maire d'une manière fort originale. Les candidats se plaçaient les uns à côté des autres sur une place publique, ayant chacun sur le dos une botte de foin. On amenait ensuite un âne à jeun, auquel on donnait la liberté à une certaine distance. A la vue et à l'odeur du foin, l'animal ne se faisait pas prier pour assouvir sa faim ; et le candidat dont la botte était entamée la première était immédiatement nommé.

Faites maintenant la connaissance de Marius Carragoul. Il était candidat ! Le rêve de toute sa vie !... Mais aussi s'était-il assez prodigué, avait-il assez péroré partout. Aux dernières élections générales, il n'avait pas pu parvenir à se faire mettre en liste ; mais on lui avait promis qu'il serait le premier désigné lors de la prochaine vacance. — Cette vacance venait de se produire, et Carragoul commençait sa tournée escorté de ses amis les plus influents.

« Nous avons eu la douleur, mes amis, de perdre notre cher député... » C'est ainsi qu'il commençait ses professions de foi. Evidemment sa parole ne s'accordait guère avec sa pensée. Bref, la campagne s'annonça d'abord très favorablement ; dans toutes les réunions et au cabaret, le verbe ronflant et la bonne tenue de notre candidat lui conquéraient les trois quarts des électeurs.

Sa belle barbe faisait le reste ; elle gagnait les suffrages de toutes les femmes ; ce qui n'est pas peu de chose, même au point de vue des élections. Elle était si belle, cette barbe ; noire comme le jais ; brillante et lustrée comme l'aile d'un corbeau, presque aussi longue que celle du Juif-Errant. Aussi notre candidat estimait-il qu'elle lui rendait d'énormes services.

Maintenant que nous vous avons tracé à grand traits le portrait de Marius Carragoul, laissons à la plume spirituelle de M. Victor René, de l'*Estafette*, de Paris, le soin de nous racon-

ter les mésaventures de sa campagne électorale :

« Lorsqu'il arriva au terme de ses pérégrinations politiques, exténué, harassé, presque aphone, il ne comptait plus guère que sur sa barbe pour conquérir le cœur des derniers électeurs qu'il avait encore à charmer.

Justement on lui avait dit que dans cette ville les perruquiers jouaient un rôle politique des plus importants : c'était chez eux que se réunissaient les fortes têtes pour conférer des affaires du pays ; c'étaient eux qui remplissaient le rôle de grands Electeurs.

Une telle barbe ne manquerait pas de les entraîner tous et, à leur suite, le menu fretin du suffrage universel, cela était indubitable.

Marius Carragoul se dit qu'il serait très habile de leur présenter d'abord ses hommages : lorsqu'il les aurait gagnés, il tiendrait toute la ville.

Il entra donc chez le mieux achalandé et lui tira sa révérence ; puis il entama une conférence, toujours bon enfant, aimable, la main grande ouverte, comme un homme qui n'est pas encore élu, mais espère l'être bientôt.

L'artiste l'écouta avec complaisance, le contredit très peu, l'approuva beaucoup et finalement lui promit son appui.

— Je ferai pour vous, lui dit-il, tout ce que j'ai fait jadis pour votre prédécesseur, seulement... ajouta-t-il en souriant.

Ce seulement amena un frisson le long du dos du candidat ; il lui paraissait cacher une menace ; il avait remarqué qu'en le prononçant le successeur de Figaro fixait sur sa barbe un œil ironique.

— Seulement ? interrogea anxieusement Marius Carragoul.

— Seulement, poursuivit avec un sourire froidement cruel le barbier, votre barbe n'est pas digne d'un futur député.

— Pas digne d'un futur député ? répéta le candidat en passant les doigts sur la longue toison qui lui pendait au menton.

— Non, reprit le barbier ; elle est inculte, broussailleuse, désordonnée ; elle ne convient pas à un législateur, homme d'ordre avant tout. Il faut qu'elle soit corrigée de quelques coups de ciseaux habilement donnés à droite et à gauche.

— N'est-ce que cela ? demanda Marius Carragoul, subitement rasséréné ; émondez-la donc un peu, mon ami, je vous en prie ; vous savez mieux que moi...

Et docilement il s'assit sur le siège. En deux temps et trois mouvements, avec ses meilleurs ciseaux, le perruquier corrigea, comme il l'avait dit, la barbe du candidat. Oh ! il n'en coupa pas long ; il la régularisa simplement, cette barbe que le fer n'avait jamais touchée.

L'opération terminée, le candidat se retira, assuré d'avoir gagné la protection du premier perruquier de la ville ; mais, lorsqu'il jeta un coup d'œil dans la glace, en franchissant le seuil de la porte, il sentit une légère inquiétude germer dans son esprit ; il crut remarquer que sa physionomie avait perdu son allure de fière indépendance.

— Bah ! se dit-il en matière de consolation, cela repoussera. Dans un mois, il n'y paraîtra plus !

Il n'eut pas d'ailleurs le temps de réfléchir plus longtemps ; il arrivait à la porte du second barbier. Il entra, débita son boniment, fut cordialement accueilli, et reçut la promesse d'un dévouement sans bornes.

— Cependant, insinua doucement le second Figaro, votre barbe...

— Ma barbe ? interrogea le candidat.

— Oui, votre barbe est trop correcte, trop bien peignée, trop régulièrement coupée... Elle vous portera malheur ; nous n'aimons pas une telle régularité ici.

— Mais c'est votre collègue qui vient de me la faire ! exclama Marius Carragoul.

— Je le vois bien, répondit ironiquement le barbier ; je reconnais son coup de ciseau et sa régularité ridicule. Allons ! croyez-moi, mettez-vous là, et laissez-moi réparer sa maladresse.

Le candidat essaya de protester.

— C'est bien, déclara le barbier ; si vous refusez, je ne répons plus du vote de mes amis.

Il fallut en passer par là. Au bout d'un quart d'heure, Marius sortait, mais il découvrit que, si sa barbe avait reconquis son air indépendant, en revanche, elle était diminuée de moitié. Cette constatation lui fit de la peine.

Bientôt il se trouva aux prises avec un nouveau barbier : mêmes dis-

cours, mêmes promesses, mais aussi, hélas ! même allusion à sa barbe ! Celui-ci affirma qu'elle était trop en pointe pour plaire à ses amis ; Marius Carragoul dut consentir à ce qu'il la lui taillât en éventail.

Chez le quatrième barbier, on la jugea trop en éventail ; il fallait la tailler en pointe, afin de lui donner cet air militaire qui est aujourd'hui préféré partout.

Ces scènes se répétèrent jusqu'au soir. Comme il y avait dans la ville dix-sept perruquiers, Marius Carragoul sortit des mains du dernier entièrement rasé, d'une oreille à l'autre ; il avait le menton bleu d'un vieux comédien sur le retour, et son rire, autrefois si bien encadré, paraissait maintenant idiot. Mais il était sûr d'obtenir l'unanimité !

Hélas ! oui, l'unanimité ! Le soir, à la réunion publique, il fut bafoué ; lorsqu'on le vit apparaître à la tribune, glabre comme un chantre de la chapelle Sixtine, des cris partirent de tous les points de la salle ; on le hua en lui demandant où il avait perdu sa barbe, et lorsqu'il rentra dans sa propre ville, le lendemain, ses concitoyens, conduits par ses anciens amis, comité électoral en tête, vinrent le conspuer à la gare.

En quarante-huit heures, le bruit se répandit dans tout le département que Marius Carragoul avait été rasé par les barbiers du chef-lieu ; son propre journal le baptisa : *Samson candidat*, et, le jour du scrutin, l'infortuné n'eut qu'une seule voix, la sienne.

Il avait été lâché même par les auteurs responsables de sa mésaventure. »

Grands magasins.

Plusieurs de nos lectrices ont sans doute visité quelques-uns de ces grands magasins de Paris, où l'on peut non seulement s'habiller de pied en cape, mais où l'on trouve toutes les marchandises imaginables ; — plusieurs aussi ne les connaissent que d'ouï-dire. Quoi qu'il en soit, mesdames, nous avons la persuasion que vous lirez, les unes et les autres, avec un égal intérêt, la spirituelle description qu'en fait M^{me} Jeanne D'Illiers, de la *Famille*. — Nous abrégeons quelque peu, vu l'exiguïté de notre feuille :

Je hais ces grands bazars créés par l'industrie moderne, où, du matin au soir roule et circule à flots la foule bariolée des acheteuses, où l'on se pousse, où l'on se presse, où l'on s'étouffe, où l'on a tant de peine à se faire servir. Je leur préfère de beaucoup les modestes boutiques d'autrefois, où les fournisseurs

empressés et polis se précipitaient au-devant de vous dès votre entrée :

— Bonjour, madame... Comment allez-vous, madame ? Qu'y a-t-il pour votre service ?...

En ces temps-là on avait encore ses fournisseurs. Avait-on besoin d'un chapeau ?... On allait chez sa modiste. D'une robe ? chez sa couturière. D'une paire de bottines ? chez son cordonnier. De menus objets de toilette ?... chez son coiffeur, etc.

Et partout c'était le même accueil empressé. On s'asseyait, on s'installait dans le magasin, et l'on s'évertuait à vous montrer les échantillons, à déplier les étoffes sur le comptoir, à vous faire l'article.

— Voyez, madame, c'est tout ce qu'il y a de beau et de solide, je puis vous garantir que vous serez satisfaite, etc., etc.

On faisait ainsi tranquillement son choix. Aujourd'hui, les temps sont bien changés ; personne n'a plus ses fournisseurs. Les *Grands magasins* suffisent à tout. Mais pour parvenir seulement jusqu'aux abords de ceux-ci, il faut des prodiges de ruse et d'adresse ; car c'est de toutes parts un encombrement terrible, incessant, inextricable de véhicules et de piétons.

Au milieu de ces mille écueils, vous gagnez péniblement le trottoir en jouant des coudes dans la cohue grouillante des flâneurs, des promeneurs et des employés préposés à la surveillance des étalages extérieurs.

Continuellement, sous une poussée formidable, la foule jaillit des portes des *Grands magasins*, la foule hétéroclite, bigarrée, chargée de paquets... Vous remontez le courant avec héroïsme, et vous pénétrez dans le sanctuaire.

Voici, comme à l'étalage extérieur, des étoffes variées, toujours des étoffes, des coupons, des rubans, des imitations de dentelles... Plus loin, des meubles, lits, armoires, tables, buffets, tapis étendus à terre ou pendant du plafond jusqu'au sol... Des manteaux et des confections ; des chapeaux grands et petits, depuis le crâne chapeau mousquetaire jusqu'aux minuscules chapeaux fermés, jusqu'à la toque à visière démesurée que les bizarreries de la mode infligent cet hiver à nos élégantes...

Voici les rayons de lingerie, de confectionnerie, de maroquinerie, les sacs et les nécessaires de voyage... Puis la parfumerie avec ses petites boîtes, ses porcelaines et ses fioles étiquetées, ses sachets de musc, d'iris, de violette, d'opoponax...

Et ce n'est pas tout. Il y a le rayon des jouets avec ses poupées et ses polichinelles, ses boîtes de soldats de plomb ; le rayon des livres d'étrennes ; le rayon des partitions de musique.

J'en ai passé : mais il y a de tout dans les *Grands magasins* ; on y trouve au taux les plus modérés tous les objets nécessaires à la vie physique et intellectuelle... si bien qu'on y peut entrer nu et en sortir habillé des pieds à la tête, avec un mobilier complet et une bibliothèque littéraire et musicale !

Où, mais au prix de quels efforts ?... Avant de découvrir l'article que vous